

Titolo: ***InterArtes***

ISSN 2785-3136

Periodicità: annuale

Anno di creazione: 2021

Editore: Dipartimento di Studi Umanistici – Università IULM - via Carlo Bo 1 - 20143 Milano

Direzione: Laura Brignoli - Silvia T. Zangrandi

Comitato di direzione

Gianni Canova, Mauro Ceruti, Paolo Proietti,
Giovanna Rocca, Vincenzo Trione

Comitato editoriale

Maria Cristina Assumma; Matteo Bittanti;
Mara Logaldo; Stefano Lombardi Vallauri;
Marta Muscariello

Comitato scientifico

Daniele Agiman (Conservatorio Giuseppe Verdi Milano); Maurizio Ascari (Università di Bologna); Sergio Raúl Arroyo García (Già Direttore Generale del Instituto Nacional de Antropología e Historia); Claude Cazalé Bérard (Université Paris X); Gabor Dobo (Università di Budapest); Felice Gambin (Università di Verona); Maria Teresa Giaveri (Accademia delle Scienze di Torino); Maria Chiara Gnocchi (Università di Bologna); Augusto Guarino (Università L'Orientale di Napoli); Rizwan Kahn (AMU University, Aligarh); Anna Lazzarini (Università di Bergamo); Massimo Lucarelli (Université de Caen); Elisa María Martínez Garrido (Universidad Complutense de Madrid); Luiz Martínez-Falero (Universidad Complutense de Madrid); Donata Meneghelli (Università di Bologna); Giampiero Moretti (Università Orientale di Napoli); Raquel Navarro Castillo (Escuela Nacional de Antropología y Historia, Mexico); Francesco Pigozzo (Università e-campus); Richard Saint-Gelais (Université Laval, Canada); Massimo Scotti (Università di Verona); Chiara Simonigh (Università di Torino); Evangelia Stead (Université Versailles Saint Quentin); Andrea Valle (Università di Torino); Cristina Vignali (Université de Savoie-Mont Blanc); Frank Wagner (Université de Rennes 2); Anna Wegener (Università di Firenze); Haun Saussy (University of Chicago); Susanna Zinato (Università di Verona).

Segreteria di redazione

Caterina Bocchi

Immaginari della tecnoscienza

Numero speciale - novembre 2025

Renato Boccali, Luisa Damiano - Imaginaries of Technoscience. Forms, Narratives, Epistemologies

Sezione I

Immaginari tra eredità tecnoscientifiche e narrazioni culturali - Imaginaires entre héritages technoscientifiques et récits culturels - Imaginaries between technoscientific legacies and cultural narratives

Patrizia Landi – Rappresentare il mondo. Italo Calvino tra scienza, cibernetica e post-antropocentrismo

Silvia Zangrandi – Gli immaginari tecnologici di Primo Levi

Nadejda e Constantin Ivanov – Technology and moral lapses in Mary Shelley's *Frankenstein* and Antonie Plămădeală's *Three Hours in Hell*

Blanca Solares – Technodiversité entre l'ordre magique sacré et le contrôle technico-scientifique

Sezione II

Immaginari del corpo, della soggettività, della differenza - Imaginaires du corps, de la subjectivité et de la différence - Imaginaries of the body, subjectivity, and difference

Claudia Stancati – Les récits de la peur: les automates qui nous ressemblent

Mercedes Montoro Araque – Écofiction et biotechnologie, ou comment devenir “technophile” dans la civilisation «homme-machine»

Najate Nerci – Pouvoir et dystopie dans le film italien: *L'uomo meccanico* (1920)

Riccardo Retez – Tecno-corpi e potere: dinamiche di rappresentazione e percezione delle immagini erotiche artificiali

Carla Ayala Valdés – Diventare esplosivi e diventare sfruttati Territori disabitati, droni e immagini operative nelle opere di Agencia de Borde e Femke Herregraven

Sezione III

Immaginari dell'interazione e dei futuri digitali - Imaginaires de l'interaction et des futurs numériques - Imaginaries of interaction and digital futures

Philippe Taupin – Imaginaires et concept-cars automobiles, sommes-nous à l'ère de l'Utomobile?

Artur Rozestraten – Imaginaires de la collaboration en ligne

Stefano Lombardi Vallauri – Il dominio umano della musica

Riccardo Valenti – The diachronic way of being. A Survey on Sociogenesis and Technical Inheritance of Meaning in Phenomenological and Post-Phenomenological

Sezione Varia - Section Varia - Miscellaneous section

Paola Carbone – Opening the Black Box: Configuring the Algorithm of a GPT-Based Professional Writing Coach

Les récits de la peur: les automates qui nous ressemblent

Claudia STANCATI

Département d'études humanistes Université de la Calabre

Ancien professeur de Philosophie et Théories des Langues

Abstract:

Based on the definition of “machine” and “automaton” in classical languages, this paper outlines the history of the imagination of automata and their powers up to the turning point in the construction of mechanisms which imitate human form or a defining characteristic of human nature such as language or thought. The objective of this study is to analyse the causes of the fear aroused by the idea of this similarity. The arguments follow a chronological order, with some detour and without claiming to be exhaustive. The conclusions focus on the epistemological status of the narratives that accompany this imaginary and, from some considerations about the ontology of this imaginary, a first indication of the conceptual tools that allow us to understand this now pervasive field.

Keywords:

Automata, Techno-scientific imaginaries, Social beliefs, Narrative knowledge, Consilience.

Peer review

Submitted 2025-04-15

Accepted 2025-06-06

Open access © 2025 Stancati

1. Machines et automates entre tromperie et autonomie

À partir des premières définitions de ‘machine’ et de ‘automate’ l’on esquisse ici, dans les grandes lignes, l’histoire de l’imaginaire des automates et de leurs pouvoirs jusqu’au tournant de la construction de mécanismes qui imitent *latu sensu* la forme humaine ou une caractéristique définitoire de la nature humaine tels que le langage ou la pensée. Notre objectif est celui d’analyser les causes de la peur suscitée par l’idée de cette ressemblance et d’aboutir à des indications concernant les outils conceptuels qui nous permettent de comprendre ce domaine de notre imaginaire devenu désormais perversif.

Déjà dans les langues classiques la constellation sémantique des mots *machine* et *automate* est porteuse d’une polysémie qui nous donne, à mon avis, des indications précieuses sur l’ambivalence des sentiments suscités par les machines et par leur diffusion.

Le mot ‘machine’ est polysémique dès son origine, et, dans la durée, d’autres significations viendront s’ajouter à celles originaires. En grec ancien μηχανή (ou μαχάνα en dorien), signifie plus génériquement “moyen”, et, au sens matériel, le mot désigne n’importe quelle espèce d’outil ou engin, toute forme d’invention ou de dispositif. Plus tard ‘μηχανή’ acquiert aussi un sens moral qui correspond à δόλος, et donc à “tromperie”, “intrigue” etc.

Le mot latin *machina* garde le sens matériel et déplace sur le mot *dolus* l'idée de tromperie etc. Le *Totius latinitatis lexicon* (1761) de Egidio Forcellini témoigne que l'acception morale survit dans les usages figurés des mots qui ont la même racine tels que *machinor* e *machinatio* qui ajoutent à l'idée de construire des machines, des outils ou des engin l'idée de "comploter, intriguer, tromper". Beaucoup de langues modernes gardent pour les mots correspondants ce sens péjoratif qui est aujourd'hui en fait le plus courant (*macchinare/macchinazione*, *machiner/machination*, *machinate/machination*, *Machenschaft*).

Quant aux automates et aux mécanismes automatiques il faut enregistrer une diversité remarquable par rapport aux usages actuels des mots. Le mot grec αὐτόματος est composé par αὐτός, et -ματος dont la racine se rapporte à μέμονα, μέμαμεν, μένος ("vouloir", "désirer", "impulsion"), 'automate' revient à dire spontané, c'est ce qui n'est pas sujet au déterminisme mais qui est causé intentionnellement, voire qui est le fruit du libre arbitre, il semble donc qu'on puisse l'appliquer uniquement aux êtres animés et à l'homme doué d'un esprit et capable d'agir de façon consciente et libre. Au sens figuré αὐτόματος est tout ce qui semble se mouvoir spontanément comme les navires des Phéaciens, véritables automates non vivant car par elles-mêmes comprennent les pensées et les intentions des hommes, comme on raconte dans l'*Odyssée* «αὐταὶ ἴσασι νοήματα καὶ φρένας ἀνδρῶν» (VII, 36). Certains événements, en tant qu'aléatoires ou accidentels, sont aussi dits en grec "automatiques", car ils se produisent par eux-mêmes, comme il est attesté, par exemple, par Aristote (*Physique* II: 5-6). Les formes grecques dérivées le confirment également, αὐτοματίζω, «agir ou obtenir quelque chose par hasard», e αὐτοματισμός, «ce qui se produit seul, par accident»¹.

La notion de αὐτόματος et celle de μηχανή ont convergé au fur et à mesure que s'accroît le degré de complexité des machines et le sens de mots en est bouleversé. *Automate* et *automatisme* désignent un être ou une action qui sont inconscients, une activité soumise à une causalité déterministe qui exclut la *spontanéité*, voire le *hasard*. En latin αὐτόματος devient ainsi un engin qui bouge grâce à l'arrangement mécanique de ses parties (vers le III sec. a. J. C comme il est attesté par Vitruve).

¹ Aristote confirme également ce sens du lemme grec. En *Physique* (II: 5-6), le Stagirite distingue la chance (τύχη) et le hasard (αὐτόματος): la chance est une cause accidentelle qui se produit en relation avec des actions réalisées en vue d'un but (intentionnel), c'est-à-dire qu'elle est le hasard lié aux actions humaines. Le hasard, cependant, est le hasard en général, qui inclut la chance humaine, mais aussi la causalité de tous les autres êtres animés et inanimés.

Les automates ainsi conçus passent dans l’imaginaire de l’âge moderne où ils représentent un véritable pivot théorique pour la définition des rapports entre la nature et l’artificiel et quand le modèle mécanique devient absolument prééminent sur le plan épistémologique.

2. *Il y avait une fois un androïde*

L’un des passages fondamentaux de notre histoire concerne les moments où les engins mécaniques sont dotés de certaines caractéristiques typiquement humaines telles que la capacité de proférer des mots, d’accomplir certaines actions, ou de faire des calculs ou lorsque les automates prennent, en tout ou en partie, l’apparence humaine. Ce dernier est un passage qui, au moins en partie, date aussi de l’antiquité comme le montrent les *Golems*, les *mandragores*, les *teraphim* (têtes qui parlent) racontés dans la Bible. La *Version de la Septante* les désigne par le mot *εἰδωλον* tandis que d’autres traductions utilisent d’autres mots tels que: *figure*, *image*, *oracle*. Au cours des siècles on essaie de faire vivre ces idoles à l’apparence semi humaine en les dotant de la raison ou de la parole par la magie ou l’alchimie.

Les automates qui ont un semblant humain sont baptisés en 1625 par Gabriel Naudé sous le nom de ‘androïdes’ dans son *Apologie pour tous les grands personnages qui ont été faussement soupçonnés de magie* où il écrit encore que les androïdes ne sont pas le fruit de sorcelleries mais plutôt de science «sachant bien que telles choses se peuvent faire par le moyen cette partie de la Magie naturelle qui dépend des Mathématiques» (Naudé, 1625: 539).

L’imaginaire de l’époque moderne est d’ailleurs dominé par les nombreuses utilisations cartésiennes des automates et surtout par la page célèbre des *Méditations Métaphysiques*:

si par hazard ie ne regardois d'une fenestre des hommes qui passent dans la ruë, à la veuë desquels ie ne manque pas de dire que ie voy des hommes, [...] Et cependant que voy-je de cette fenestre, sinon des chapeaux & des manteaux qui peuvent couvrir des spectres ou des hommes feints qui ne se remuent que par ressorts? Mais je juje que ce sont des vrais hommes; & ainsi je comprends.
(Descartes, 1642: 25)

A cette époque et jusqu’à la fin du XVIII^e siècle le modèle mécanique est le modèle épistémologique dominant car il explique l’univers, la nature, les corps vivants, l’âme selon Spinoza et Leibniz et même la société comme nous montre Adam Smith; mécanique est aussi

le modèle qui décrit la formation, le fonctionnement et l'histoire des langues comme le montrent d'innombrables exemples (Pluche, De Brosses, Turgot etc.).

Fontenelle, La Mettrie, Diderot en discutent, les articles *Androïde* et *Automate* de l'*Encyclopédie* (rédigés par Diderot et D'Alembert et largement consacrés aux automates de Vaucanson imitant l'homme ou les animaux) nous montrent comme, à ce moment, l'artificiel est considéré, et mis en valeur, en tant que prolongement de la nature par d'autres moyens.

De Dodart à Ferrein, de Euler jusqu'à Vaucanson c'est l'époque de la naturalité de l'artifice et des fabricants d'automates. La machine est considérée comme la réalisation d'un mécanisme naturel qu'on a finalement compris comme nous racontait un élève de Bachelard et Canguilhem: Jean Pierre Sérís (1995: 244). Sérís a été, hélas pas pour longtemps, un philosophe de la technique qu'il voyait comme un voyage dans les mondes possibles desquels nous nous forgeons les clés progressivement, sans nous contenter de les décrire mais en les appelant à l'existence afin d'en tirer des avantages matériels. Face à de nouveaux mondes, il nous a appelés à la responsabilité qui est une attitude intellectuelle très différente de l'anathème et de l'exaltation sans discernement (Sérís, 1994).

L'attitude positive face aux automates et à l'imaginaire mécanique ne va pas durer pourtant. Au fur et à mesure que les progrès de la technique se multiplient, les machines commencent à nous inspirer défiance voire à nous faire peur à cause des effets qu'elles produisent et pourraient produire dans la société. Dès les premières années du XIX^e siècle les machines sont considérées responsables du chômage et les Luddites marchent pour les détruire. Les exemples littéraires de la méfiance et de la peur suscitées par les machines depuis le XIX^e siècle sont beaucoup trop nombreux: de Frankenstein qui apparaît en 1818, jusqu'au conte *The Machine Stops* publié par E. M. Forster en novembre 1909 dans *The Oxford and Cambridge Review*, en passant par Giacomo Leopardi qui, en 1824 écrit sa *Proposta di premi fatta dall'Accademia dei Sillografì*. Dans le «siècle chanceux dans lequel nous sommes» raconte le poète italien, une soi-disant fausse académie de poètes satyriques lance un prix pour la construction de trois automates qui puissent se mêler à la vie des hommes et prendre leur place sur le plan moral plutôt que sur le plan du travail matériel en parlant et en agissant comme des vrais amis, comme des hommes vertueux ou comme des femmes fidèles (Leopardi, 1997: 506-507).

Un exemple très intéressant de ce climat méfiant à l'égard des machines se trouve dans le roman utopique de Samuel Butler *Erewhon* (1872) dont trois longs chapitres sont présentés comme un exposé voire la traduction d'un livre fantôme, *Le livre des machines*; à

ces chapitres Butler en fait suivre deux qui sont consacrés aux droits des animaux et des plantes.

Il fut un temps où la terre était complètement dépourvue de vie animale et végétale si quelqu'un avait pu l'observer et la décrire dans le passage du stade de sphère incandescente à celui où la croûte se refroidit etc. il nierait qu'il y ait un quelconque germe de conscience. Pourtant, au cours des siècles, la conscience est apparue. Ne serait-il pas possible- se demande l'auteur- qu'il existe de nouvelles voies par lesquelles la conscience puisse arriver à se manifester, même si nous n'en voyons pas encore la moindre trace ? (Butler, 1872: 202)²

D'après la théorie de l'évolution de Darwin, Butler construit un récit qui débauche sur la crainte pour cet avenir où les machines vont acquérir vie et conscience et ses commentaires pourraient s'appliquer aujourd'hui à l'évolution en flèche des systèmes de AI.

Aucune des machines actuelles ne me fait peur; ce qui m'effraie, -écrit Butler- c'est l'extraordinaire rapidité avec laquelle elles deviennent quelque chose de très différent de ce qu'elles sont actuellement. Aucune espèce animale n'a jamais progressé à un rythme aussi rapide. (Butler, 1872: 207)

Très vite les automates passent de la littérature au cinéma car la *science-fiction* trouve dans le cinéma un véhicule formidable de diffusion du cliché qui fait des créatures artificielles, qui parfois nous ressemblent, des instruments voire des esclaves qui pourraient un jour se révolter contre les maîtres, l'éthique de ces automates consistant à exécuter les tâches que leur sont imposées. Avant qu'en 1920 Capek écrit son drame qui baptise les robots *R.U.R. (Rossumovi univerzàlni roboti)* les automates étaient déjà héros de films, pas inoubliable à vrai dire, peut-être à la seule exception de *Metropolis* (1927). On a aussi en vedette au cinéma des robots qui n'ont pas une figure humanoïde, en 1957 la comédie *Desk Set* met en scène avec Katharine Hepburn et Spencer Tracy un ordinateur *EMERAC*, (Electromagnetic Memory and Research Arithmetical Calculator) qui se mêle dans une histoire d'amour et de jalousie, de renvoi et de possible chômage.

De *Transformers* à *Star wars* de *Blade Runner* à *Terminator* les films des années entre 1980 et 1990, qui voient aussi la naissance de internet, multiplient et amplifient toutes sortes d'émotions et ils portent un public très vaste et varié à partager l'enthousiasme et les peurs concernant l'automation.

² Les textes non français ici et ailleurs sont traduits par l'auteure de l'article.

3. La contagion sociale: la grande peur devient virale

La mise en place d'un imaginaire littéraire et plus tard cinématographique concernant les automates, les réactions et les sentiments suscités par la diffusion de cet imaginaire ne sont pas une simple question littéraire ou un amusement bizarre, il s'agit de phénomènes sociaux connus depuis très longtemps et qui sont devenus de plus en plus importants.

Déjà en 1742, à la même époque où Adam Smith fondait sur l'imagination sa *Théorie des sentiments moraux* (1759), David Hume écrivait:

quand des causes produisent une inclination ou passion particulière, à un temps déterminé et au sein d'un peuple déterminé, bien que certains individus puissent échapper à la contagion et être régulés par leurs propres passions, cependant la masse sera certainement saisie par l'état d'esprit commun et sera gouvernée par celui-ci dans toutes ses actions (Hume, 1788: 103).

Plus tard Georg Simmel a montré comment les procédures les plus naturelles et les plus correctes de l'argumentation et de l'inférence s'additionnent dans les constructions théoriques à des théories et à des propositions implicites basées sur de bonnes raisons sans que nous soyons conscients des *a priori* qui nous guident (conjectures, *frames*, *frameworks*, etc.). Nous pouvons ainsi comprendre le choix pour une croyance même si elle est erronée³, nous pouvons également comprendre son extension par des glissements successifs et son partage par contagion. À plus forte raison, comme la discussion sur la classification des sciences à l'époque met très bien en évidence, cela est vrai pour ce qui se passe dans les sciences humaines et sociales. Toutes les disciplines qui tournent autour de récits de témoins rôle de la narration permettent de tirer au clair le rôle fondateur de la narration:

On peut certainement affirmer que très rarement un chroniqueur nous raconte un événement qu'il a personnellement assisté, et exactement ce qu'il a vu. Il le confirme chaque audition de témoins au tribunal, chaque récit d'un tumulte de rue. Bien que dans la meilleure intention de s'en tenir à la vérité, le narrateur ajoute à ce qui est directement arrivé des éléments qui complètent l'événement dans le sens où le narrateur lui-même a vu dans le donné réel ainsi que l'auditeur il doit voir selon le degré de son expérience et de l'imagination qui en dépend. (Simmel, 1923: 13)⁴

Du livre de Charles Mackay, *Mémoires d'Extraordinary popular Delusions and the Madness of Crowds* (1841) à la *Psychologie des Foules* de Gustave Le Bon (1895), jusqu'à *The Psychology of Suggestion. A Research into the Subconscious Nature of Man and*

³ Boudon (1990) reviendra sur ce point.

⁴ Simmel parle également de l'utilisation de la notion de caractère qui dans la connaissance historique rend possible une narration qui n'est pas une simple chronique, une délimitation utilisée aussi par Hayden White (1980: 20).

Society (1898) de Boris Sidis, ami et collègue de William James, l'importance de la narration et de ses effets sur chacun et sur tous apparaît avec une extrême clarté déjà à une époque où les conditions de l'information et de la communication étaient très différentes de celles présentes.

De nos jours la possibilité ancienne de propagation des opinions s'est multipliée et s'échapper à la puissance des récits semble être difficile non seulement émotionnellement, sur le plan des moteurs de l'action, mais aussi sur le plan cognitif, comme on dira dans la suite.

J'en veux pour exemple le travail de l'économiste prix Nobel Robert J. Shiller sur l'influence de ces récits sur l'économie. Quant à la peur des machines, en effet, Schiller parle de véritables contagions narratives:

le récit du chômage généré par la technologie et ses progrès s'est poursuivi tout au long du XIXe siècle et a survécu aux deux conflits mondiaux du XXe pour réapparaître dans de grandes vagues comme des récits sur l'intelligence artificielle qui ont atteint leur pic dans les années 1960, 1980 et 1990 respectivement du siècle dernier et dans les années dix de l'actuel. Au moment où j'écris ces pages, celle-ci semble destinée à s'intensifier encore.

Chaque fois, le récit suggérait que le monde était en train d'atteindre un point de basculement effrayant où les machines prendraient le contrôle [...]. L'idée de l'automation et de l'intelligence artificielle a atteint ensuite de nouvelles proportions épidémiques, au fur et à mesure qu'elle se matérialisait à des niveaux jamais atteints auparavant. (Shiller, 2019: 246)

L'introduction, à partir de 2011, de nouvelles machines parlantes et des nouveaux systèmes d'écriture de textes a accru l'intérêt pour les recherches liées au langage et au calcul mais aussi a augmenté les craintes pour notre singularité menacée, une crainte qui se manifeste dans différentes formes de narration, depuis celles nées dans le contexte pop de l'extase des nerds (comme on la définit méprisamment), jusqu'à celles fictionnelles de l'informaticien Vernor Vinge (2006) et celles du futurologue Ray Kurzweil (2005) ou du philosophe Nick Bostrom (2014).

À présent, la recherche scientifique de pointe semble parcourir en matière de IA et de robotique les chemins tracés par l'imagination littéraire et cinématographique. Ce phénomène ne doit pas nous étonner car l'action technique produit nécessairement un volet symbolique qui implique la construction d'imaginaires. Ce qui est vrai d'autant plus que vers la fin du siècle dernier l'informatique a cessé d'être uniquement un instrument de calculs scientifiques pour devenir le support et le composant principal des nouvelles technologies de la communication, étant la base d'outils de travail individuels tels que nos ordinateurs et des smartphones qui nous accompagnent en toutes sortes d'activités.

Faisant référence aux approches de Ricoeur (1997) et de Castoriadis (1999) en particulier, le sociologue Patrice Flichy peut affirmer que les discours et les représentations

symboliques produits par les experts, par les utilisateurs et par les profanes eux-mêmes, interviennent activement sur l'innovation. Cela se produit parce que, à travers une série de rencontres possibles de tels discours, l'imaginaire construit sur l'innovation technique influence toujours le travail de conception et de création. Pour Flichy les imaginaires collectifs se construisent grâce l'interaction constante des discours produits par les différents groupes sociaux qui agissent, produisent, élaborent et consomment l'innovation scientifique:

Dans la mesure où l'action technique, comme toute action humaine, ne peut pas exister sans prendre une forme symbolique, on ne peut ni concevoir, ni utiliser une technique sans se la représenter. Il convient donc d'apporter le même intérêt à l'étude de l'imaginaire que celui que la sociologie des techniques porte à l'observation des pratiques de laboratoire ou la sociologie des usages à l'examen des modes d'appropriation. (Flichy, 2001: 71)

4. Le miroir de la peur

Les deux pivots théoriques concernant notre discours sur le rôle et la diffusion de ces imaginaires sont la simulation d'un côté, et, de l'autre côté, la valeur épistémologique de la narration. Il faut considérer en fait qu'il s'agit bien de formes de simulation mais que ces formes sont néanmoins capables de déterminer des conduites sociales, prises comme elles le sont dans un jeu communicationnel dans lequel les récits entrent à partie entière.

Quant au premier point nous remarquons que, au fur et à mesure que les machines acquièrent un semblant et/ou des qualités humaines, le jeu qui se met en place est un jeu, relationnel et dynamique, d'imitation et de conformité entre le modèle et ses copies tel qu'il avait été discuté dès Platon et Aristote.

La copie vise l'identification, poursuit l'imitation du modèle dont elle reproduit certains aspects, une partie ou leur ensemble. Cet acte d'imitation entraîne une ambiguïté fondamentale car la copie est subordonnée au modèle et à la fois elle est identifiée comme distincte, mais le modèle reste du côté de la réalité et la copie n'est qu'un produit artificiel.

Le développement des nouvelles technologies renverse cette hiérarchie dans une sorte d'autonomie démocratique des images, où tout est, ou peut devenir, à la fois le modèle et la copie de soi-même, grâce aux possibilités offertes par la reproductibilité technique. Si l'on ajoute la tendance de la pensée et surtout du langage humain à anthropomorphiser les êtres, et ceux qui bougent à plus forte raison, effaçant souvent les différences (et la hiérarchie), l'on comprend en quel sens la diffusion des automates avec les dimensions virtuelles de ce qu'on appelle *on life* étalent un espace mutant qui affecte profondément l'idée même de la réalité et le concept de mimésis.

La peur qui est suscitée par l'avenir des automates humanoïdes a sa racine dans la subversion des relations mimétiques entre le modèle et sa copie. D'abord simples simulations de l'humain, ces créations de l'homme semblent pouvoir franchir leurs limites, aujourd'hui plus que jamais. Si pour Descartes il était question d'une forme corporelle humaine simulée ou cachée sous des chapeaux et des manteaux, une tromperie que l'utilisation de la *vera loquela* pouvait dévoiler, notre trouble concerne le fait que nous ne serons plus les maîtres chez nous, et que les nouvelles machines nous volent l'esprit, l'intelligence des calculs, voire la créativité et la maîtrise du langage depuis toujours le vrai clivage entre la nature humaine et celle des animaux et des automates.

À présent la démocratisation et la délocalisation des informations opérées par les technologies de l'information et de la communication, ainsi que la diffusion énorme de internet, ont contribué à déterminer progressivement une nouvelle carte de nos pouvoirs cognitifs et une nouvelle configuration informationnelle de notre nature, où le rôle des narrations est énormément accru.

5. *Connaissance narrative*

Si Spinoza dans ses *Cogitata metaphysica* (1663) considérait les idées comme les récits de la nature dans l'esprit, c'est finalement de nos jours que la dimension narrative s'avère comme un volet qui appartient à tout type de texte et de discours comme le soulignait Italo Calvino pour qui la narrativité est le fil qui rallie toutes les formes de la cognition humaine et, à plus forte raison, la narrativité est le soutien des discours qui évoquent la possibilité (Calvino, 1985a, 1985b). Comme écrivait Umberto Eco souvent les récits (les textes fictionnels), «viennent au secours de notre petitesse métaphysique» (Eco, 1994: 147).

La narration s'avère un élément structurel de notre puissance cognitive, comme l'a écrit récemment un psychologue tel que Paolo Legrenzi, pour qui l'homme est un animal fait pour apprendre par des histoires capables de tracer le chemin qui serpente du centre du *Je* jusqu'à la périphérie qui se met à son service (Legrenzi, Gasbarro: 2021).

La narration a donc, à plus forte raison, une partie importante dans la connaissance et dans l'interprétation de nos rapports avec l'*on life* et avec cette sorte de miroir de l'humain qui sont, à certains égards, les automates, y compris les applications plus récentes de l'AI.

La narration nous invite ainsi à suspendre l'incrédulité, alimente la participation émotionnelle, créant une illusion de présence et de réalité. L'attribution de l'action et de la personnalité aux êtres, animés ou non, est une caractéristique des humains, ainsi la

tromperie et la simulation ne sont pas des composantes transitoires mais elles fondent la structure des interactions entre l'humain, la technologie et les médias.

Les représentations et les narrations issues des imaginaires techniques s'avèrent ainsi des objets 'difficiles' où croyances, raisons et causes se mêlent et se recouvrent, car elles ne sont pas seulement des fictions mais elles sont ancrées à des éléments de la réalité pour en fournir des comptes explicatifs ou justificatifs. Ces histoires et ces images trouvent un espace qui est fondé sur le pluralisme causal qui résulte d'une perspective pluraliste plus générale où le domaine ontologique et le plan épistémologique sont également impliqués. Et le pluralisme, les épistémologies régionales, le caractère pluraliste de la connaissance (Bachelard, 1953: 259), faut-il le rappeler, sont parmi les legs les plus importants de Gaston Bachelard.

Situés dans une dimension complexe, ce type de récits et d'imaginaire participent d'une ontologie plurielle et ils demandent donc d'être lus et compris par l'utilisation d'outils conceptuels plus raffinés et complexes qui intègrent différentes approches disciplinaires et de multiples points de vue sous le signe de ce que l'on appelle la consilience selon la définition codée par William Whewell dans son ouvrage *The Philosophy of the Inductive Sciences* (1840) et relancée de nos jours au cœur du débat épistémologique par le grand biologiste Edward O. Wilson (1998).

Bibliographie

- ARISTOTE, *Physique*.
BACHELARD Gaston (1953), *Le matérialisme rationnel*, Paris, PUF.
BOSTROM Nick (2014), *Superintelligence: Paths, Dangers, Strategies*, Oxford, Oxford University Press.
BOUDON Raymond (1990), *L'art de se persuader des idées douteuses, fragiles ou fausses*, Paris, Fayard.
BUTLER Samuel (1872), *Erewhon, or Over the Range*, London, Trubner & Co.
CALVINO Italo (1985a), «Il mondo non è un libro, ma leggiamolo lo stesso», in CALVINO Italo (2012), *Sono nato in America*, BARANELLI Lucia (éd.), Milano, Mondadori, pp. 610-621.
CALVINO Italo (1985b), «La narrazione produce razionalità», in CALVINO Italo (2012), *Sono nato in America*, BARANELLI Lucia (éd.), Milano, Mondadori, pp. 646-648.
CASTORIADIS Cornelius (1999), *L'institution imaginaire de la société*, Paris, Le Seuil.
DESCARTES René (1642), *Méditations Métaphysiques, Œuvres*, éd. Adam-Tannery (AT), nouvelle présentation, Paris, Vrin-CNRS, 11 tomes, IX.
DURAND Gilbert (1960), *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, PUF.
ECO Umberto (1994), *Sei passeggiate nei boschi narrativi*, Milano, Bompiani.
FLICHY Patrice (2001), «La place de l'imaginaire dans l'action technique Le cas de l'internet», *Réseaux*, n. 109/5, pp. 53-73.

- FORSTER Edward Morgan (1909), «The Machine Stops», *The Oxford and Cambridge Review*.
- HOMÈRE, *Odyssée*.
- HUME David (1742), «On the Rise and Progress of the Arts and Sciences» [1788], *Essays and Treatises on Several Subjects*, 2 vols, London, Cadell, Elliott, Kay; Edinburgh, Elliott.
- KURZWEIL Ray (2005), *The Singularity is Near*, New York, Viking Press.
- LE BON Gustave (1895), *Psychologie des Foules*, Paris, Alcan.
- LEGRENZI Paolo, GASBARRO Leopoldo (2021), *Ricchi per la vita*, Milano, Sperling & Kupfer.
- LEOPARDI Giacomo (1997), «Proposta di premi fatta dall'Accademia dei Sillografi», *Operette morali* [1824], FELICI Luciano, TREVI Emanuele (éds.), *Tutte le poesie e tutte le prose*, edizione integrale, Roma, Newton Compton, pp. 506-507.
- MACKAY Charles (1841), *Memories of Extraordinary popular Delusions and the Madness of Crowds*, London, Richard Bentley.
- NAUDÉ Gabriel (1625), *Apologie pour tous les grands personnages qui ont esté faussement soupçonnez de magie*, La Haye, chez Adrian Vlac.
- RICOEUR Paul (1997), *L'idéologie et l'utopie*, Paris, Le Seuil.
- SÉRIS Jean Pierre (1994), *La technique*, Paris, PUF.
- SÉRIS Jean Pierre (1995), *Machines et langages à l'âge classique*, Paris, Hachette.
- SHILLER, Robert J. (2019), *Narrative Economics*, Princeton, Princeton University Press.
- SIDIS Boris (1898), *The Psychology of Suggestion. A Research into the Subconscious Nature of Man and Society*, New York, Appleton & Co.
- SIMMEL George (1923), *Die Probleme der Geschichtsphilosophie*, München und Leipzig, Duncker und Humblot.
- SPINOZA Baruch (1663), *Cogitata metaphysica*, dans SPINOZA Baruch (1954), *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard.
- VINGE Vernor (2006), «Computing: the Creativity Machine», *Nature*, n. 440, p. 411.
- VITRUVIUS Marcus Pollio (1990), *De architectura*, Pordenone [29-23 a J. C.], Edizioni Studio Tesi.
- WHEWELL William (1840), *The Philosophy of the Inductive Sciences, Founded upon their History*, London, John W. Parker.
- WHITE Hayden (1980), «The Value of Narrativity in the Representation of Reality», *Critical Inquiry*, n. 7/1, pp. 5-27.
- WILSON Edward O. (1998), *Consilience. The Unity of Knowledge*, New York, Alfred A. Knopf.

Come citare questo articolo:

Stancati Claudia, “Les récits de la peur: les automates qui nous ressemblent”, *InterArtes* [online], n. 6, numero speciale “Immaginari della tecnoscienza” (Renato Boccali e Luisa Damiano eds.), novembre 2025, pp. 57-67. URL: < >.